

Sans doute aussi à ce que les travaux de la clientèle détournent le plus grand nombre d'une tâche qui leur paraît un surcroît inutile de travail.

Ce sont là de bien insuffisantes excuses en face de ce que nous considérons comme un devoir de patriotisme. Nous n'avons pas le droit de nous esquiver en toute occasion et de laisser croire ainsi, aux étrangers et aux Anglais eux-mêmes, qu'au Canada les Anglais seuls s'intéressent à la science et représentent la partie progressiste de la profession médicale, alors qu'il nous serait facile de démontrer le contraire ; nous n'en voulons pour preuve que les travaux présentés au comité d'études pendant l'hiver qui vient de s'écouler et qui, tous, ou presque tous, possédaient le plus pur cachet scientifique.

Il y a là une apathie qu'il nous faudra de toute nécessité secouer, sous peine de rougir devant nos frères aînés de France ; de cette France que chacun s'efforce à l'envie de déchirer et qui bientôt inondera le monde des rayons de sa science, de ses arts et de sa civilisation ; de cette France qui, une fois encore étonnera le monde en lui montrant que, comme toujours, elle n'est jamais si rayonnante qu'au lendemain des jours les plus sombres ; si glorieuse qu'au lendemain des plus grands périls ; si puissante qu'au moment même où l'on se croit sûr de sa perte ; si magnifique et si généreuse que lorsqu'il lui siérait de tirer vengeance des injures qu'elle pardonne dédaigneusement.

A nous donc de nous souvenir d'une telle mère et de montrer enfin, d'un seul effort, que nous existons et qu'il faut compter avec nous.

Nous ne désespérons pas, d'ailleurs. Encore quelques années ; encore quelques perfectionnements dans notre installation hospitalière ; encore quelques efforts généreux qui viennent faciliter la tâche à notre université nationale et nous avons le ferme espoir que la profession médicale canadienne-française ne cédera le pas à nulle autre sur le continent américain, si même elle ne marche la première.

ADELSTAN DE MARTIGNY.